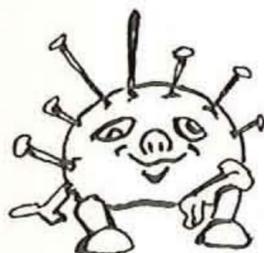


Approfondissements et ouvertures



DES RENCONTRES HEUREUSES

Nous abordons ici sous un angle nouveau le problème déjà posé à propos des parents (cf. L'Éducateur n° 2 du 30 sept. 77) de l'entrée d'adultes dans l'école pour y animer une activité.



Avec les enfants de l'école, nous avons vu naître et grandir devant notre cour «la résidence pour personnes âgées». Nous avons assisté pendant les récréations aux emménagements et nous avons salué ces grands-pères et grands-mères qui nous regardaient jouer en passant.

Tout cela a commencé à me donner des idées... Et cette année, dans ma section, il y a Fabrice le fils de la directrice de cette résidence...

Avant les vacances de Noël, nous avons reçu à l'école une invitation à une exposition de travaux réalisés par ces personnes âgées — invitation probablement destinée aux maîtresses seules. Nous en discutons, et à trois maîtresses nous décidons d'y emmener les enfants le samedi matin, en omettant volontairement de prévenir de notre visite. Les enfants, eux, sont ravis d'aller voir les grands-pères et les grands-mères.

Nous voilà donc, entrant tranquillement avec les enfants de nos trois classes dans la maison de retraite, sous les regards surpris et légèrement affolés des personnes âgées qui nous ouvrent — quand même — les portes. La maman de Fabrice nous accueille fort gentiment mais :

— Ne croyez-vous pas que les enfants ?...

Moi rassurante :

— Ne vous inquiétez pas, ils ont promis de garder les mains dans leurs poches !

Les enfants sont relativement calmes, nous paraissions sûres de nous... et d'eux. La visite se passe très bien.

Les travaux sont variés : tricot, crochet, couture, corde. Tous les enfants remarquent une superbe garde-robe de poupée et des sacs en corde ; mais ce qui les attire, ce sont, devant une cheminée, deux mannequins en cire représentant un couple de paysans du Poitou, en habit régional, grandeur nature. Le grand-père lit le journal au coin de l'âtre tandis que la grand-mère fait du crochet. (Nous reparlerons plus tard, en classe, de ces veillées, quand il n'y avait pas la télévision.)

Nous revenons enchantés et une liaison enfants/personnes du troisième âge me semble intéressante mais je ne vois pas trop comment la matérialiser.

Juste après les vacances de Noël, la maman de Fabrice me propose d'inviter les enfants de la classe à un goûter qui serait préparé par les personnes âgées. Je suis (enfin !) dans le cœur du sujet. J'accepte (sous réserve d'autorisation...) mais j'essaie de montrer que ce goûter fait un peu artificiel ; pour moi, il devrait plutôt être un aboutissement de «quelque chose» que nous aurions créé et vécu ensemble. Bref, je demande s'il ne serait pas possible que des grands-mères viennent de temps en temps dans la classe pour animer l'atelier couture par exemple (activité dans laquelle je ne suis pas à l'aise du tout). L'objectif de cet atelier serait de préparer un cadeau pour la fête des mères.

De plus, avec les enfants, nous décidons, en ce qui concerne le goûter, que nous chanterons et danserons pour ces personnes du troisième âge.

Les accords sont pris de part et d'autre et un soir je rencontre trois grands-mères ayant accepté d'animer notre atelier couture.

Je propose qu'au départ elles s'occupent de trois enfants chacune mais je les laisse libres de choisir ce qu'elles vont proposer :

- L'une des sacs en corde ;
- L'autre des étuis à lunettes ou des porte-serviettes brodés ;
- la troisième une initiation au crochet pour faire un sous-vase (cet apprentissage me semble difficile pour les enfants de cinq ans et demi).

Nous fixons le rythme des «séquences» car ces dames sont très occupées : une fois par semaine, en début d'après-midi.

La liberté que je leur laisse semble les gêner ; elles voudraient savoir ce que les enfants savent faire exactement. Je leur explique que, jusqu'à maintenant ils ont juste brodé, au point devant, des grosses fleurs sur un tapis de table pour le coin bibliothèque.

Au travers des propositions de travaux, émises en vrac par les grands-mères pendant la discussion, je retiens qu'elles surestiment et sous-estiment en même temps, les possibilités des enfants de cinq à six ans. Par exemple en ce qui concerne une éventuelle broderie au point de tige, elles supposent les enfants capables de «broder» mais veulent faire décalquer les motifs à broder dans des catalogues !

Quant à l'initiation au crochet pour faire un sous-vase — après explication de la dame qui va s'en charger — je suis perplexe... Il s'agit de partir du «vide» pour construire une forme qu'il faut se représenter mentalement et ceci en passant par l'intermédiaire d'un outil. Cependant, la personne paraissant à la fois enthousiaste et susceptible, mon intervention s'arrête là.

Les trois dames décident de venir avec un exemplaire terminé de ce qu'elles vont proposer aux enfants. Ils pourront ainsi voir l'objet avant de choisir une technique.

LE 24 JANVIER

Les enfants attendent la première visite des dames avec impatience. Certains guettent par les fenêtres tandis que les autres préparent avec moi les coins «couture».

Séverine. — Faut aller chercher des grandes chaises car elles ne pourront pas s'asseoir sur les petites.

Stéphane. — Elles sont trop vieilles !

Véronique. — Faudra être gentils et pas faire beaucoup de bruit, ça les fatiguerait !

Etc.

Enfin elles sont là ; elles restent devant la porte ouverte, impressionnées, je pense, par le nombre et l'activité intense des enfants. Leur souvenir de l'école est sûrement fait de tables alignées et d'enfants assis.

Mais déjà les enfants leur font la bise. Nous nous retrouvons sur les bancs, autour du tapis ; chacune explique ce qu'elle a prévu et les enfants «choisissent». Un choix assez réduit car, d'une part je prends de préférence ceux qui me paraissent les plus mûrs pour ces travaux très précis afin de faciliter le «tâtonnement pédagogique» de ces personnes qui, d'avance, sont un peu inquiètes. Les autres enfants restent à observer ce qui se passe dans les coins couture.

Afin de faciliter l'installation matérielle, nous avons fait trois coins couture, séparés, «près des fenêtres» avaient demandé les enfants, «les grands-mères, elles ont des lunettes !».

Nos grands-mères pour l'instant n'ont pas envie de se séparer, et nous sommes obligés de réunir les coins couture. Il n'est pas facile de travailler ainsi, les enfants sont serrés et voient les trois dames à la fois ce qui fait qu'ils ne peuvent centrer leur intérêt sur la technique choisie.

Au début, les dames se déplacent et montrent individuellement, à chaque enfant assis, les positions précises des mains, de la laine, du tissu, de l'aiguille...

A l'atelier «point de tige» la dame se rassied après avoir lancé les travaux ; aussitôt, Corinne se lève avec son ouvrage pour demander : «*c'est comme ça ?*» et elle vient très près de la grand-mère, puis se trouve tout naturellement sur les genoux de celle-ci.

Au coin crochet, les enfants sont silencieux, très attentifs à ce qu'ils font, ils paraissent même un peu crispés ; la grand-mère dirige de façon précise : «*comme ça la laine ! pas comme ça le crochet !*» et elle rectifie les positions des bras, des mains, etc.

Du côté des sacs en corde les enfants ont entamé une discussion sur des sujets variés mais les mains s'exercent à faire des nœuds.

Tout en m'occupant des ateliers, qui d'ailleurs fonctionnent au ralenti aujourd'hui, j'entends :

— *Dis, comment on va t'appeler ?*

Les enfants répondent avant l'intéressée : — *Maîtresse ! parce que tu viens travailler dans une école !*

— *Tu reviendras toujours ?*

Spontanément, pour se faire expliquer, les enfants grimpent chacun à leur tour sur les genoux des «maîtresses».

Et c'est la récréation, les dames vont partir, les enfants les entourent jusque dans la salle de jeux. Elles sont très embrassées (même par les enfants des autres classes).

Toutes les quatre, nous évaluons la séance :

— Sacs en corde : un enfant arrive à faire l'anse ;

— Crochet : des difficultés, il faut une trop grande participation de «la maîtresse» pour coordonner les mouvements des mains ;

— Couture : cela paraît aller à peu près.

Sur le plan relationnel avec les enfants, il n'y a aucun problème pour ces trois personnes.

DEUXIEME SEANCE

L'atelier sacs en corde est supprimé car la «maîtresse» souffre trop de la colonne vertébrale. Personne ne peut la remplacer dans cette technique. Les enfants sont désolés ; ils pourront cependant se répartir dans les deux ateliers qui restent.

L'atelier crochet reprend presque «à zéro» avec les mêmes enfants. Je vois et j'entends ce qui s'y passe tout en participant au coin broderie.

Seule la grand-mère parle, et fort !... Elle tient un bras, remet la laine sur un doigt proche, récupère en pleine chute le crochet et la maille qui glissent d'une main encore maladroite. Les enfants écoutent bien, s'appliquent : mais, à chaque maille sans l'aide de la dame c'est l'échec, mis en relief par des constatations :

— *Tu vois bien que tu tiens mal ton crochet !*

— *Ça fait vingt fois que je te dis de passer la laine sur ton doigt !*

Etc.

Stéphanie, très sensible et toujours pleine de bonne volonté, a la lèvre qui tremble, les yeux rouges emplis de larmes, elle s'exprime timidement dans un soupir :

— *Je crois bien que je suis fatiguée, maîtresse, je peux arrêter ?*

Un peu surprise et après m'avoir consultée du regard, la «maîtresse» répond :

— *Bon arrête-toi, on continuera la prochaine fois !*

Stéphanie se retourne et se met à pleurer.

Fabrice, sûr de lui et très adroit, sait toujours exploiter la situation à son avantage, il lance :

— *Moi, tu sais, je sais presque faire, mais je m'arrête pour jouer avec Stéphanie !*

Nathalie reste seule, toute rouge, penchée sur son ouvrage, les yeux brillants. D'un naturel peu souriant, elle a une grosse production et n'interrompt pas facilement un travail entrepris.

Pour l'instant, elle n'ose pas lever les yeux vers la grand-mère. Je ne sais pas comment intervenir pour la libérer ; je vais vers la

dame et je commence à discuter de cette technique qui s'avère trop difficile.

Je propose alors à Nathalie d'aller à un autre atelier pendant que nous parlons, la dame et moi.

Deux minutes après je la vois pleurer, elle aussi, discrètement.

Nous convenons donc d'abandonner le crochet ; la maîtresse remplacera cette technique la prochaine fois par de la couture.

Cette grand-mère — 86 ans — n'est pas revenue depuis dans la classe et je le regrette car elle reste sûrement sur un sentiment d'échec. Elle a envoyé à sa place une autre grand-mère qui s'est facilement intégrée dès la séance suivante.

Tout en observant ces événements, je participe au coin «point de tige».

A la première séance, j'avais constaté que les enfants imitaient le modèle présenté : une fleur avec des détails minuscules, dessinée par un adulte. Les enfants s'étaient appliqués à le reproduire.

Ils s'évertuent aujourd'hui à faire avec de la laine et au point de tige le tour de mini-pétales compliqués. Cela nécessite de nombreuses interventions très précises de la grand-mère, qui mettent les enfants en situation de dépendance.

Je propose de remplacer la laine «de récupération» par du coton «tout neuf» et de recommencer des dessins, plus grands, comme ceux que nous créons d'habitude.

La dame accepte facilement mon intervention.

Maintenant cet atelier fonctionne dans la joie.

Les enfants posent très librement des questions tout en cousant :

— *Tu as des enfants ?*

— *Tu as une fille qui est maîtresse ?*

— *Ils sont sages ses enfants ?*

— *Ils ont aussi des grands-mères ?*

Ils inventent une sorte d'histoire à propos de l'aiguille :

— *Je n'arrive pas à tirer l'aiguille !*

— *Elle est coquine.*

— *Elle a peur du loup.*

— *Attends un peu, elle va le piquer !*

Etc.

— *J'ai fini ma feuille, elle est bien hein ?*

— *Je sais enfiler mon aiguille toute seule, t'as vu ? J'ai grandi !*

On apprend alors que le trou s'appelle un chas et comme on parle des chats en ce moment, ce terme a beaucoup de succès...

Nous sommes allés au goûter préparé par les personnes du troisième âge, dans leur résidence. Nous avons dansé pour elles sur des musiques qui nous plaisaient. Il y avait aussi un vrai micro et nous avons chanté séparément puis tous ensemble avec les grands-pères et les grands-mères.

Cela fait quatre mois que nous voyons nos deux grands-mères tous les mardis après-midi et la technique en elle-même n'est que prétexte à échanges affectifs de toutes sortes, non seulement physiques par les bises, mais aussi par le langage, les attentions réciproques.

Philippe, six ans, mais la taille d'un enfant de trois ans, mal portant, ne me répondait jusqu'alors que par un mot ; il m'a dit sa première petite phrase il y a quinze jours : «*Où tu étais toi maîtresse ?*», mais je viens d'apprendre qu'il entamait déjà la conversation de lui-même avec les grands-mères.

Mardi dernier 31 mai, une des grands-mères aidait spontanément Corinne si «peu à l'aise» avec des ciseaux à l'atelier découpage. David, très «bébé» et qui articule très mal, est vite sorti ce jour-là en récréation pour rapporter deux coquelicots à nos amies : «*Pou pou maîtresse et pis pou pou !*» Il n'a pourtant pas encore participé à l'atelier couture.

Ces trois enfants sont précisément des «cas sociaux» et me posent de gros problèmes.

Cette expérience sera peut-être une amorce de solution pour eux comme pour moi.

Nous avons raconté ces événements à nos correspondants et eux aussi maintenant voudraient bien avoir des grands-mères !

Geneviève BREUIL
grande section
Ecole Léo-Lagrange
86100 Châtelleraut